Hommage

au

Professeur Pinard.

---

13 novembre 1910.

Le dimanche 13 novembre 1910, sous la présidence de M. le Doyen Landouzy, les collègues, les élèves et les amis du Professeur Pinard, s'étaient réunis dans le grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine, pour lui remettre la médaille qui lui était offerte, par souscription, à l'occasion de sa vingtième année de professorat à la Clinique Baudelocque.

M. le Doyen Landouzy a ouvert la séance par les paroles suivantes :

Mesdames, Messieurs,

J'ai l'agréable mission de me faire l'écho des affectueuses félicitations adressées au maître Pinard par des amis très chers qui, en dépit des plus ardents désirs, n'ont pu se joindre à nous.

Vous serez émus des termes en lesquels les professeurs Pouchet, Lacassagne, Herrgott et Guillemet témoignent de leur attachement à notre collègue.

LETTRE

DE

M. le Professeur POUCHET

---

13 *Novembre* 1910.

Mon cher Collègue et Ami,

Si je n'étais à ce moment en chemin pour Beyrouth, j'aurais été parmi ceux qui se font une joie de vous entourer aujourd'hui.

Mais vous savez quels sont, pour vous et les vôtres, les sentiments de toute ma famille.

Je désire seulement que ce mot vous montre, au moins, que si je ne puis être près de vous en personne, je me joins de cœur à ceux qui vous fêtent.

Toujours bien affectueusement à vous.

LETTRE

DE

M. le Professeur LACASSAGNE

de Lyon.

Mon cher Ami,

Il m'est impossible d'être de la fête, et je ne puis, qu'à distance, m'associer à la joie des vôtres, à la satisfaction des amis, à l'enthousiasme de vos élèves.

J'ai, cependant, des droits d'ancienneté à faire valoir pour vous exprimer mon amitié, vieille de plus de trente-six ans. Nous nous sommes connus vers 1874. Actuellement, à l'âge où l'on a peu d'espoirs, les amis de ces époques reculées se font de plus en plus rares.

Dès le début de nos relations, j'avais été entraîné ou subjugué par tout ce que vous montriez : sentiments généreux, bonté inépuisable, ténacité au travail, esprit de recherche, protection aux faibles, tendre sollicitude pour les malades, questions médicales ou scientifiques étudiées au point de vue social, convictions républicaines, dévouement sans défaillance aux étudiants. Et

j'allais oublier votre enthousiasme pour Condorcet ! Telle a été la germination de la puériculture.

Vous me plaisiez, parce que vous étiez comme une âme qui me parlait et une « âme de vieille marque ». J'ajouterai encore avec Montaigne — ce qui n'est pas pour déplaire à votre entourage — que j'ai un grand amour pour l'amitié.

Puis, vous avez si peu changé dans ce long espace de temps : conservé et maintenu par les yeux reconnaissants des mères ou les sourires des petits enfants !

Le malheur ou peut-être le délice de la vieillesse commençante est la persistance de la jeunesse du cœur, la continuelle fraîcheur des sentiments.

Vous atteignez la vingtième année de professorat. A la veille de cette majorité, vous êtes, non à un tournant, mais à une rallonge de l'existence universitaire, et à un moment où celle-ci reflète notre état social actuel.

Autrefois, quand la vie était tranquille et contemplative, les peuples heureux n'avaient pas d'histoire ; maintenant, et il faut s'y habituer, il n'y a qu'inquiétude et agitation. Or, vous êtes toujours dans le mouvement, constamment occupé et préoccupé par la question du jour.

Dans vos travaux ou recherches, vous n'avez pas été un simple curieux, mais vous avez voulu connaître l'étendue du mal pour y porter remède et diminuer la misère humaine. Votre cœur vous guidait et quand vous ne pouviez pas aboutir, vous étiez désespéré et, comme Pascal, vous en auriez pleuré.

Vous êtes bien l'homme que rien de ce qui est humain ne laisse indifférent.

Toutes ces raisons ont fait de vous, dans le monde scientifique, ou auprès de nombreuses générations d'étudiants, le professeur apprécié, le maître aimé que nous sommes tous heureux de remercier et de fêter.

Laissez-moi, mon cher Ami, vous donner l'accolade et vous embrasser cordialement.

LETTRE

DE

M. le Professeur HERRGOTT

de Nancy.

Bien cher Ami,

J'avais l'intention de me rendre samedi à Paris, afin de me trouver dimanche à dix heures, dans le grand amphithéâtre, et me joindre à tes nombreux élèves et amis.

Malheureusement, il m'est impossible de mettre ce projet à exécution, retenu à Nancy, samedi à 5 heures et à 7 h. 1/2 pour une cérémonie analogue, à laquelle il m'est impossible de me soustraire. On doit offrir à mon ancien maître et collègue, le professeur Bernheim, une plaquette à l'occasion de sa retraite, et à 7 h. 1/2, il doit y avoir un banquet auquel j'ai dû naturellement souscrire : Bernheim ayant été l'interne et le médecin de mon père, alors que moi-même j'ai été son premier interne en 1872-1873 !

Je ne puis te dire combien je regrette de ne pouvoir, pour ce motif, être à Paris dimanche matin, moi qui suis ton ami depuis le mois de janvier 1875, depuis près de trente-cinq ans, et je suis heureux d'ajouter, ton élève depuis cette époque.

Cependant, tu me connais assez pour savoir que si le public qui t'applaudira ne me verra pas à cette cérémonie, mon cœur, qui est toujours celui qui t'a connu et aimé depuis trente-cinq ans, sera près de toi! Mais il m'aurait été doux de pouvoir t'embrasser ce jour-là et te dire, tout bas, un chaleureux merci pour le bonheur que notre inaltérable amitié m'a causé.

LETTRE

DE

M. le Professeur GUILLEMET

de Nantes.

Mon bien cher Ami,

Je n'aurai pas le plaisir d'assister, demain, à la remise de la médaille qui vous sera faite par les meilleurs de vos élèves ! Je suis toujours tenu par les obligations professionnelles auxquelles un père de famille, aussi *multipare* que votre serviteur, ne saurait se soustraire sans *grand dam!* mais, je n'ai pas besoin de vous dire que si je n'y suis pas de *corps*, j'y serai *d'âme* et par conséquent de cœur, et je joins, d'avance, mes félicitations à celles qui vous seront adressées officiellement demain, et à celles aussi qui, sans doute, vous arrivent de tous côtés, de vos élèves et de vos amis.

La science obstétricale française doit beaucoup, certes, à votre enseignement de ces vingt dernières années, mais, mes souvenirs remontent bien plus loin, à cette

époque *1876*, où je préparais ma thèse sous votre direction, chez Depaul, et où vous prépariez votre livre du « Palper abdominal ». Déjà votre méthode d'enseignement, si claire, si élevée, de forme, en un mot, si française, laissait voir ce que serait le professeur, dans ce jeune chef de Clinique qui était déjà un maître. C'est pour moi un souvenir inoubliable, et, c'est toujours avec grand plaisir que je retrouve les notes prises au cours de conférences que vous nous fîtes alors sur les « bassins viciés ».

Et depuis !... Que n'avez-vous pas fait pour la *conservation* de l'enfant, et son développement, pendant la grossesse, pendant l'accouchement et pendant sa première enfance ! Honneur à vous, mon cher Ami, vous avez grandement honoré la science française. Elle vous le rendra *un tout petit peu*, demain matin, par la bouche de vos élèves, mais c'est l'humanité entière qui vous est redevable du nombre de vie conservées, qui auraient été sacrifiées sans votre enseignement et votre exemple.

DISCOURS

DE

M. le Professeur LANDOUZY

Doyen de la Faculté de Médecine.

Mon cher Pinard,

Tu ne m'en voudras pas si, imitant notre collègue Herrgott, je romps avec le protocole et me laisse aller à te tutoyer, à cette heure jubilaire, où des légions d'amis et d'élèves se réunissent pour fêter tes vingt années de maîtrise à la Maternité de Baudelocque.

Comment, même sous ces voûtes qui ont entendu les leçons de Baudelocque, de Desormeaux, de Depaul, de Pajot et de Tarnier, comment pourrais-je te donner du vous et du collègue? Comment parlerais-je autrement que je le fais depuis quarante-deux ans; depuis nos premières rencontres d'externes, qui devaient se poursuivre comme aides-majors durant les tristes journées et les nuits glacées du siège de Paris?

L'âpreté de ces souvenirs, à jamais gravés dans nos cœurs, fut, ne le penses-tu pas, pour beaucoup dans la

formation de nos cervelles ? De là, peut-être, sont venues les idées directrices qui ont abouti aux deux parts que nous devions faire de notre Pratique et de notre Enseignement, puisque toi, par la Puériculture, moi par la Médecine sociale, nous apprenions aux jeunes générations à tourner leurs regards vers de mêmes horizons immenses, d'où nous voyions, par la Médecine, poindre l'aurore rédemptrice de la famille et de la race.

L'honneur que tu me fais, en me priant de présider, simplement, cordialement, cette fête de famille, réconforte *l'accidenté du travail* qu'est ton Doyen; tu conviendras que, en l'espèce, comparaison est raison.

Le Décanat — j'en appelle à nos experts les plus avertis — n'est rien moins qu'un accident du travail, parfois avec ecchymoses, souvent avec fièvre, toujours avec angoisses et insomnie..., accident du travail contre lequel je n'ai pu trouver assureur!

Pourtant, de la devise de Guy Patin que, tu sais, j'ai faite mienne, je retiens, ce matin, le second terme seulement... j'oublie la peine, je reçois l'honneur, puisque tu me fournis l'occasion d'entendre des bouches les plus autorisées ce que sont ton labeur, ton œuvre, ton enseignement, tes succès, l'ardeur et la foi du Maître puériculteur que tous proclament.

Combien, parmi nous, sont jaloux de tes livres, surtout d'un tout petit : de celui dont la mère à sa fille recommande la lecture; de celui qui te procure le plus de fierté : « La Puériculture du premier âge. »

Dans ce livre de 200 pages mignonnes, dédiées à tes filles, tu ne mettais pas seulement autant de science que de cœur... tu mettais « la morale en action ».

Mon cher Collègue, je me suis défendu de te faire un discours, je tiens mon engagement. J'ai voulu dire, en quelques paroles, simplement : combien nous sommes fiers pour notre Maison du lustre que tu lui prêtes; combien nous sommes fiers de ce que, par tes disciples partout répandus, tu portes haut et loin la renommée de l'Obstétrique française; combien nous te sommes reconnaissants de ce que ta vaillance aura fait pour, dans nos foyers, entretenir vivaces les flammes d'idéal, de bonté et de joie que sont les mères et les enfants... ne te devrons-nous pas les mères plus souriantes et les enfants plus beaux.

DISCOURS

DE

M. le Professeur Paul BAR

Mon cher Maitre,

Quand j'ai appris que vos élèves avaient fait projet de marquer votre vingtième année de professorat en vous offrant une médaille qui fut pour vous le témoignage matériel de leur gratitude, je leur ai demandé de me joindre à eux.

C'est que, moi aussi, je suis votre élève, et un des plus anciens. Vous me comptiez, n'est-ce pas, parmi vos disciples au temps héroïque où, avec Budin, vous faisiez, dans une salle fumeuse de l'imprimerie Parent, ce cours célèbre où déjà vous vous affirmiez comme un maître.

Je remercie ceux qui vous entourent de m'avoir admis parmi eux; je les remercie doublement, car ils permettent à celui de vos collègues qui a l'honneur de diriger la Clinique Tarnier de dire ce qu'ont apporté de

gloire à l'obstétrique française ces vingt années que vous venez de passer à la Maison Baudelocque, et ils me permettent d'apporter ici le témoignage public des sentiments de confiante amitié qui nous unissent.

Voilà donc un peu plus de vingt ans (c'était le 21 mars 1890) que vous avez pris possession de l'amphithéâtre de la Clinique Baudelocque. Vous étiez entouré de quelques-uns de vos maîtres, de celui que vous teniez pour le premier de tous, Tarnier, de Farabeuf; vous aviez autour de vous une cohorte d'élèves enthousiastes que vous aviez formés à Lariboisière : Potocki, Lepage, Varnier, Wallich, et, devant vous, un amphithéâtre bondé d'étudiants avides de vous entendre.

Vous étiez, je m'en souviens, profondément ému; cependant, dès votre premier mot, vous avez su vous montrer l'homme d'énergie, de volonté indomptable, le lutteur que vous étiez et que vous deviez rester.

Vous veniez de dire le chemin que vous aviez parcouru, depuis le 6 juin 1862, où vous arriviez à Paris, jusqu'à ce 26 juin 1899 où, à une grande majorité, l'École vous appelait à elle et vous confiait une de ses plus belles chaires; — vous veniez de donner à la foule d'étudiants qui vous écoutait fébrilement une fière leçon de chose en leur montrant que vous aviez dû votre succès à deux dons inestimables : une santé vigoureuse et l'amour du travail, — en leur prouvant, par votre exemple, qu'à notre époque (pour employer vos propres expressions) « les privilèges de la naissance et de la fortune ne sont plus indispensables pour arriver à une situation enviée et dans laquelle on peut rendre ser-

vice »; et vous ajoutiez : « Ce que j'ai de volonté et d'énergie, tout ce que je possède, en un mot, je le mettrai avec bonheur au service de cette belle science que j'aime tant et de tous ceux qui veulent l'apprendre. »

Par l'accueil fait à ces paroles, vous avez pu juger si on prenait votre promesse pour banale et vaine.

Vous l'avez tenue, largement et sans compter, vous dévouant sans cesse à l'intérêt général.

On vous dira ce que vous avez fait pour la puériculture; voici ce que vous avez fait pour la science obstétricale :

Trois ans n'étaient pas passés qu'avec Farabeuf et Varnier, dont vous évoquiez hier avec tant d'émotion le souvenir, vous meniez la bataille.

Vous vous en prenez au placenta prævia, et surtout au problème qui paraît le mieux posé, le plus difficile à résoudre, et de la solution duquel dépendra la direction de l'obstétrique opératoire : à la dystocie pelvienne.

Vous bousculez les principes qui semblent le mieux établis; c'est le forceps, c'est la version dont vous montrez les dangers, c'est cet accouchement provoqué qui apparaissait à la plupart comme une des grandes conquêtes de l'obstétrique, et que vous rejetez. Mais, en démolissant, vous reconstruisez, vous proposez de substituer à nos vieilles interventions la symphyséotomie.

Le choc fut rude. Comme vous n'aimiez pas l'ordre dispersé, vous avez, en habile général et pour que vos troupes ne cessent de viser un but précis, résumé vos idées en deux ou trois formules simples. Et vous les avez si bien choisies qu'elles ont fini par s'imposer même à vos adversaires.

Vingt ans ont passé. Aujourd'hui que le tumulte du combat est apaisé, vous pouvez jeter un regard en arrière et juger avec sérénité du chemin parcouru.

Vous avez provoqué un mouvement qui a dépassé nos frontières, qui a prouvé la vitalité de l'obstétrique française, qui a porté haut notre drapeau et qui a été enfin le point de départ de l'évolution actuelle de l'obstétrique.

Vous avez droit d'être fier de l'œuvre que vous avez accomplie.

Laissez votre collègue de la Clinique Tarnier s'associer aux témoignages qui, de toutes parts, vous sont adressés en cette heure qui doit être douce pour vous, où vous vous trouvez entouré des disciples que vous aimez et qui vous aiment, et de tous ceux qui vous sont chers.

DISCOURS

DE

M. le Docteur POTOCKI

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine,
Accoucheur de la Pitié.

Mon cher Maitre,

Une seule fois vos élèves n'ont pas été de votre avis : c'est à propos de la cérémonie qui nous réunit aujourd'hui et de la remise de la médaille qui consacre votre jubilé après vingt ans de professorat. Vos préférences étaient pour une réunion toute simple et tout intime dans l'amphithéâtre de la Clinique Baudelocque, car vous vous accommodez mal du bruit et de l'apparat. Vous désiriez qu'il n'y eût que des élèves et quelques amis, comme au jour où nous avons fêté votre nomination au professorat.

Et c'est pourquoi, jusqu'au dernier moment, vous

avez résisté à toute divulgation des projets du Comité qui avait pris l'initiative de vous offrir une médaille jubilaire. Peu s'en est même fallu que, faute de temps et pris au dépourvu, il nous fût impossible de rien modifier aux décisions prises. Certes, vous en eussiez été ravi ! Mais vos élèves veillaient ! Au risque de vous déplaire, que dis-je ? sachant très bien qu'ils allaient à l'encontre de votre intime pensée et de vos préférences, ils ont manœuvré de telle sorte que plus d'éclat fût donné à la remise de votre médaille. Ils ont pensé que cette consécration d'un des maîtres les plus éminents et les plus populaires de notre Faculté, d'un de ceux qui avaient le plus fait pour l'enseignement et dont le rôle social a été si considérable, devait avoir plus de retentissement, et que le grand amphithéâtre de l'École de médecine était le seul cadre digne d'une cérémonie qui, par delà le professeur Pinard, glorifie la Faculté tout entière.

C'est bien à regret cependant que vous avez acquiescé aux désirs de vos élèves. Mais ils ont tout de même obtenu que vous fassiez pour un jour le sacrifice de votre tranquillité et de votre réserve, et que vous consentiez à ce qu'à propos de vous, il fût fait une manifestation qu'ils jugeaient venir à son heure, à une époque troublée entre toutes, afin de montrer qu'il y a encore dans notre École des savants véritables, des professeurs dévoués à l'enseignement, et qu'une Faculté qui possède des hommes tels que vous, où votre parole est toujours entendue, vos conseils écoutés et suivis, n'est pas ce que proclame avec fracas une minorité de mécontents, injustes et impatients ! Nous avons pensé et vous l'avez

admis, que beaucoup de bien résulterait de la cérémonie d'aujourd'hui, et que consacrer les mérites du maître, c'est aussi consacrer ceux de la Faculté dont il fait partie.

A ne laisser entendre au public qu'une voix, celle d'un petit groupe de prétendus justiciers, à ce public, qui savoure avec délice et malin plaisir les disputes retentissantes des congrès et les revendications tapageuses de quelques personnalités, on risque de lui voir approuver les agents de désorganisation, on l'expose à méconnaître ce qui se fait de bon et on laisse s'accréditer dans l'esprit du profane et de nos gouvernants que l'École de médecine est dans je ne sais quel état de décadence. N'est-ce pas s'exposer aussi à ce que notre pays retire sa confiance à tout ce qu'il considérait jusqu'ici comme l'élite et l'honneur de la profession ?

Il était donc utile que vos élèves, les anciens et les nouveaux, pussent venir en nombre affirmer par leur présence leur affection pour leur maître et leur reconnaissance.

Voilà ce qui vous a été dit, et vous avez bien voulu, dans l'intérêt général, qui a toujours guidé tous les actes de votre vie, accepter d'être aujourd'hui le porte-drapeau de la Faculté. Vous vous offrez en holocauste, mais le sacrifice sera doux puisque ce sont ceux qui vous aiment qui vous y convient, et qu'ils seront tous là pour vous applaudir au moment où la remise de la médaille vous délivrera de votre torture.

Pardonnez-moi, mon cher Maître, si avant d'aller plus loin, j'évoque le souvenir de deux de vos élèves qui manquent ici : Varnier et Baudron ! Je ne saurais

oublier leurs noms, malgré la tristesse qui s'attache à leur souvenir, car votre cœur saigne encore de la perte de nos deux amis que vous aimiez comme vos fils et qui étaient dignes de vous ! Combien grande serait leur joie aujourd'hui, et combien plus douce pour vous cette cérémonie si aucun de vos élèves n'y manquait ! Mais ce sont là les seules tristesses de votre carrière, car vous avez été heureux entre tous : ce bonheur continu doit être le secret de votre optimisme.

C'est à titre de plus ancien que j'ai le grand privilège de prendre la parole au nom de vos élèves. Car c'est en 1884 que j'eus l'honneur d'être votre interne à Lariboisière. Tel vous étiez alors, le maître bon, indulgent et affable, tel vous êtes encore aujourd'hui. J'ignorais tout de l'obstétrique et redoutais infiniment de prendre des responsabilités. Mais vous eûtes vite fait de me donner courage et confiance : « Toutes les fois que vous serez embarrassé, m'avez-vous dit, faites-moi prévenir et je viendrai aussitôt. » Vous avez tenu parole ! Hélas ! combien de fois, abusant de votre autorisation, je n'ai pas hésité à interrompre votre sommeil ! J'en rougis encore aujourd'hui, et cependant jamais il ne vous est arrivé de manifester d'impatience, même quand votre présence était devenue inutile. Comment ne pas aimer un maître tel que vous, comment ne pas admirer son caractère et ne pas s'incliner avec respect devant la haute idée qu'il se fait de son devoir ?

Votre renommée grandissant, les malades affluèrent à Lariboisière. Le service devint bien vite insuffisant, force fut de l'agrandir, et il ne tarda pas à être un des plus importants de Paris. Votre zèle s'en accrut. Les élèves

se pressaient en foule pour entendre vos leçons cliniques et assister à vos opérations si habilement conduites. En vous se devinait le professeur du lendemain, celui pour lequel la vraie clinique, celle que l'on met en œuvre à l'hôpital, serait le guide infaillible et l'objectif constant.

Tel était l'attrait de notre enseignement, le charme de votre personne, que vos élèves, jeunes étudiants enthousiastes, dès la première heure conquis à l'obstétrique, bataillèrent pour elle, qui était la dernière venue dans le corps hospitalier et encore fraîchement accueillie. Ces mauvais jours sont oubliés! Mais vous vous rappelez, mon cher Maître, les railleries qui nous accueillaient en salle de garde quand, à votre exemple, Lepage, Varnier et moi, nous arborions les blouses de toile blanche! C'était l'aube de l'ère aseptique! Les jeunes générations me croiront-elles quand je dirai que c'est avec les accoucheurs que l'asepsie et l'antisepsie ont fait réellement leur entrée dans les hôpitaux?

Votre exceptionnel talent de professeur, votre renommée de savant et de clinicien, vous assurèrent de haute lutte la succession de Pajot. Vous quittez avec regret la Maternité de Lariboisière pour inaugurer la Clinique Baudelocque où le succès vous suivit. Tout changement comporte de la tristesse; c'est l'abandon du passé auquel on tient, c'est la marche vers un avenir inconnu qu'on craint de trouver hostile! Vous vous êtes consolé en pensant à vos élèves : « Mes amis, mes enfants, nous avez-vous dit, c'est surtout pour vous que je suis heureux d'être professeur, car il me sera donné d'être sans cesse entouré de vous tous et je pourrai

vous être plus utile. Je suis heureux aussi parce que j'aurai la possibilité de me faire entendre au conseil de la Faculté, d'y défendre et, j'espère, d'y faire adopter mes idées sur l'enseignement de l'obstétrique. »

C'est que votre vie entière a été consacrée à l'enseignement pour lequel vous vous êtes toujours passionné. Vous avez été et vous êtes le professeur actif et infatigable, épris de clarté, cette qualité toute française. Vous avez le sens droit qui convainc et l'enthousiasme qui entraîne.

C'est vous qui, au sortir de l'internat, avez inauguré ces cours libres de pratique obstétricale, où tous ceux qui voulaient apprendre les accouchements venaient se faire inscrire. Le succès de ces cours fut énorme, si bien que quand, nommé agrégé, il vous fut impossible de les continuer, ils changèrent de directeurs, mais non de renommée avec MM. Bar et Ribemont-Dessaignes.

Arrivé au professorat très jeune, dans toute l'ardeur d'une activité exceptionnelle et qui ne s'est pas démentie, vous avez mis au service de l'enseignement officiel toutes les qualités maîtresses qui vous avaient distingué jusqu'alors.

Votre Clinique fut installée, dans des bâtiments construits pour un autre but et d'ailleurs insuffisants! Vous y fîtes annexer des pavillons qui devaient être provisoires, et que vous avez choisis clairs, spacieux, gaiement perdus dans les jardins, au milieu des arbres et des fleurs, car vous voulez que le malade trouve à l'hôpital non pas seulement le secours de l'art qui lui redonne la santé, mais encore le sourire accueillant de la nature qui lui fait oublier sa misère.

Dans ces bâtiments de fortune, nous vous avons vu faire de si bonne besogne et obtenir de si bons résultats que vous avez fourni, ô ironie, par la splendeur de vos statistiques, des arguments contre une modification quelconque à l'ordre établi. Aussi le jour est-il sans doute encore éloigné où une administration généreuse pensera à vous doter d'une Maternité que vous puissiez montrer avec orgueil aux étrangers, qui nous éblouissent et nous écrasent sous la magnificence des Instituts qu'ils élèvent aux différentes branches de la médecine !

Dès votre arrivée à Baudelocque, vous y avez institué ce corps des répétiteurs de clinique qui, nuit et jour, guident les stagiaires dans la pratique courante. Quel profit pour les étudiants dont les premiers pas en obstétrique sont ainsi dirigés et dont les progrès rapides sont un encouragement pour ceux de leurs aînés qui ont assumé la tâche lourde et fatigante de les instruire !

L'organisation de la Clinique Baudelocque, dont les services d'accouchement se sont plus ou moins fidèlement inspirés, est si parfaite que nos collègues, médecins et chirurgiens, voudraient pouvoir l'adopter à leur tour. Ce serait blesser votre modestie, mais non la vérité, que de proclamer que cette œuvre est vôtre et qu'hommage vous en sera dû lorsque l'application de votre système pédagogique se sera généralisée et étendue aux autres branches de la médecine.

Je ne saurais dire toute votre œuvre dans cet ordre d'idées. Vous en aviez formulé les principes directeurs lorsque, jeune accoucheur, vous avez écrit de si belles pages sur l'organisation de l'enseignement obstétrical

à Paris. Vous avez eu la grande satisfaction d'en voir la réalisation définitive dans la création de la troisième chaire de clinique d'accouchement à l'usage des élèves sages-femmes.

Soyez donc heureux, cher Maître, vous dont les conceptions de la jeunesse se trouvent ainsi réalisées dans l'âge mûr! Grâce à vous, il existe aujourd'hui à Paris un centre d'enseignement obstétrical unique au monde, qui attire une foule de médecins étrangers accourus de tous les coins de l'univers.

Mon cher Maître, vos élèves sont vos amis, presque vos fils. Ils sont pour vous une seconde famille. Rien de ce qui les touche ne vous laisse indifférent. Vous vous réjouissez de leurs joies, vous souffrez de leurs peines. Plus que tout autre, j'ai le droit de vous dire ces choses, car plus que tout autre je suis venu chercher auprès de vous dans des heures de tristesse et de désespérance les consolations attendues! Ce sont là des actes et des sentiments que vous voulez qu'on taise.

Mais il en est d'autres dont le retentissement a été énorme! Qui ne se rappelle certains procès intentés à des médecins et à des sages-femmes et qui ne tendaient à rien moins qu'à décider juridiquement des qualités de tel ou tel traitement et, comme conséquence, de mettre le médecin sous le joug du magistrat?

Vous n'avez pas attendu que ces praticiens que vous considériez comme vos élèves et qui étaient si injustement attaqués, vous aient appelé à leur secours. Vous êtes allé au devant de leur secret espoir. Votre conscience révoltée vous a fait accourir à la barre du tribunal et vous y avez prononcé les plus belles paroles qui

se puissent dire en faveur du droit et du devoir du médecin ! Vous avez eu la joie d'être entendu par les juges et le bonheur de voir réhabiliter nos confrères. Pouvais-je omettre de rappeler en la circonstance ces actes connus de tous et qui mettent en si belle lumière votre conception du devoir !

Ce qui fait la beauté de votre caractère, c'est l'altruisme. Vous vous êtes toujours préoccupé des autres et jamais de vous. Et cependant tout ce qu'un homme peut désirer sur cette terre : honneurs, notoriété, influence, vous l'avez obtenu. Vous avez grandi pour élever ceux qui vous approchent. Et c'est parce que vous êtes un altruiste que je me suis attaché, dans ces quelques mots, à vos actes plus qu'à votre personne.

En terminant je vous demande la permission, mon cher Maître, de m'adresser à vos élèves qui remplissent cette salle, pour leur redire les paroles qu'une voix éloquente, aujourd'hui, hélas! éteinte, faisait entendre il y a quelques semaines dans une cérémonie analogue à celle qui nous réunit aujourd'hui :

« Vous, Messieurs les jeunes, qui êtes ici rassemblés dans cet amphithéâtre, pleins de déférence et de tendresse pour votre maître, qui voulez lui faire plaisir, l'encourager en l'assurant de votre reconnaissance, jurez-lui par votre porte-parole, de vous modeler sur lui, de repousser la vie facile et le moindre effort, de développer énergiquement toutes vos facultés, de travailler ardemment et avec désintéressement à l'avancement de la science, au perfectionnement de l'art, au soulagement du malade, de servir ainsi notre Faculté et notre France chérie, qui a tant besoin de l'amour des élites. »

Puisse-t-il même, mes jeunes Camarades, sortir de vos rangs, quelques hommes supérieurs au maître lui-même, afin que le professeur Pinard ait l'inappréciable bonheur de pouvoir dire un jour :

« Je laisse des élèves qui valent mieux que moi. »

DISCOURS

DE

M. le Professeur Albert MARTIN

de l'École de Médecine de Rouen.

Mon cher Maitre,

Il me semble que, parmi tous ces légitimes hommages qui vous sont rendus, les praticiens de province et surtout de la campagne n'ont pas encore suffisamment fait entendre leur voix. Ils n'auront certes pas en moi un brillant orateur ; mais si mes paroles n'ont pas l'élégance parisienne qui charme ou séduit, je veux qu'elles aient au moins la vigueur de la conviction et je veux qu'elles persuadent, parce qu'elles partent du cœur.

Voilà pourquoi, sans mandat particulier, sans délégation quelconque, je crois devoir me lever pour être ici l'interprète de cette foule de médecins de village dont je vais essayer de traduire, parce que je les connais bien, les sentiments à votre égard.

Sans doute, Paris compte, autour du grand maître

obstétricien que vous êtes, nombre de disciples éminents, devenus maîtres à leur tour, pleins d'une admiration et d'une reconnaissance qu'ils viennent d'exprimer fort éloquemment ; mais ceux de la province pour être moins brillants ou moins connus ne sont pas moins nombreux ; et leur gratitude envers vous ne le cède en rien à la leur.

Plus ou moins directement, la bonne semence que vous avez lancée de Baudelocque s'est éparpillée à tous les coins de notre belle France (et je pourrais dire plus loin encore). Elle y a germé et fructifié.

Ainsi, jusque dans nos villages les plus reculés, votre enseignement si fécond a porté ses fruits. Scientifiquement, vous y avez engendré, en obstétrique, d'innombrables petits Pinard qui se réclament de vous. Belle fécondité que celle qui propage et fait revivre vos opinions, vos principes, votre méthode, votre enseignement si magistral ! tant et si bien que vos idées ont diffusé partout.

C'est parce que j'ai constaté souvent parmi nos confrères des campagnes cette communauté de sentiments puisés à la même source, inspirés par le même maître, que je veux aujourd'hui vous remercier en leur nom.

On ne vous trouve pas, dans leur modeste bibliothèque, sous forme d'un gros livre pesant et décoratif ; mais dans toutes les publications obstétricales on vous rencontre presque à chaque tournant de page, depuis le chapitre de la conception, en passant par celui de la dystocie jusqu'à celui des suites de couches. On fait de la puériculture selon Pinard et de la thérapeutique postpuerpérale toujours selon ses indications.

La multiplicité des questions importantes que vous avez ainsi mises au point prouve, mieux qu'un épais ouvrage de compilation, la valeur de votre œuvre. Voilà pourquoi votre nom avec le souvenir de ce que vous avez fait demeure impérissable dans la mémoire de tous ceux qui s'intéressent à l'obstétrique.

Mais il est encore d'autres raisons qui vous ont gagné la sympathie des humbles ; c'est votre intervention désintéressée, généreuse, éloquente, apportée, maintes fois, à la défense du pauvre praticien, attaqué ou poursuivi de façon impitoyable et injuste. Vous n'avez pas craint de leur sacrifier un temps précieux en venant soutenir leur cause devant un prétoire peu bienveillant et un public haineux. Ainsi, le malheureux médecin de quartier du Paris pauvre, et la modeste sage-femme de Montdidier ont trouvé en vous le meilleur des avocats.

Ce beau geste de solidarité confraternelle n'a pas surpris ceux qui vous connaissent et vous approchent ; il a enthousiasmé ceux qui ignoraient jusque-là les grandes qualités de votre cœur. Il a réconforté le malheureux confrère qui, au milieu d'une clientèle toujours exigeante, souvent injuste, redoute sans cesse les dangers que frôlent chaque jour sa responsabilité et sa réputation.

A ce titre encore, mon cher Maître, il faut vous rendre hommage. Je n'ose pas dire que vous êtes le seul parmi les sommités médicales, ayant donné un si bel exemple de dévouement à la cause professionnelle, mais vous êtes celui qui, le plus énergiquement, avez su la défendre.

J'ai pensé qu'en ce jour de fête il n'était pas superflu

de faire entendre la voix des campagnards; j'ai cru même que cet hommage des provinciaux vous toucherait plus particulièrement, parce que vous-même, vous êtes issu de vieille, saine et robuste souche de paysans champenois.

Enfin, en ma qualité de Champenois d'origine, je me félicite de pouvoir applaudir de tout cœur à l'éloge si mérité d'un compatriote qui honore si grandement sa petite comme sa grande patrie.

DISCOURS

DE

M. le Docteur Valentin DESORMEAUX



Monsieur le Doyen,
Mesdames, Messieurs,
Mon cher Maitre,

En présence de cette manifestation grandiose, je suis heureux et fier de faire partie de cette foule d'élèves et d'amis accourus pour y prendre part.

En 1888, M. le professeur Guyon voulut bien me recommander à votre bienveillance. Vous me fîtes l'honneur de m'accueillir dans votre beau service de Lariboisière, où j'écoutai votre enseignement journalier sous forme de savantes causeries familières. Vous vouliez bien me permettre d'assister aux leçons orales que faisaient sous votre haute direction, en vue des grands concours de l'agrégation et des hôpitaux, vos anciens élèves : MM. Potocki, Lepage, et le très regretté Varnier.

Au mois de juin 1889, lorsque MM. les Professeurs vous choisirent comme collègue, j'étais dans la cour de la Faculté à attendre le résultat. Je courus vous l'annoncer chez l'ami Steinheil, mais Bataillard avait couru plus vite que moi et arrivait bon premier.

J'ai assisté à la naissance de Baudelocque, cette grande école que vous avez fondée, et dont la gloire rayonne dans le monde entier.

Des médecins de toutes les parties du monde viennent se mêler aux étudiants français et assister à vos cliniques magistrales que vous faites avec tant de talent et avec cette éloquence entraînante et si persuasive qui, il y a quelques années, a su faire rendre, malgré un réquisitoire acharné du ministère public, un verdict négatif à des jurés de cour d'assises.

Vous êtes d'un dévouement admirable et inlassable à vos élèves. Vous êtes bien le vrai père de l'étudiant.

Vous savez, aux étudiants studieux et qui vous suivent longtemps, imprimer une marque particulière « et nous en sommes très fiers », qui fait que nous nous reconnaissons toujours, même sans nous être jamais rencontrés. Il suffit de causer quelques instants des choses de l'obstétrique ou de puériculture que nous aimons tant, pour voir que nous sommes de la même école. Dès lors, un courant de sympathie s'établit entre nous.

Je n'ai pas hésité un instant à venir tout exprès de Nantes vous apporter, mon cher Maître, mon témoignage de respect, d'admiration et de profonde gratitude.

Il n'est pas un jour où je ne m'inspire de vous.

DISCOURS

DE

M. Henri CHANTAVOINE

Mon cher et grand Ami,

Je voudrais être l'homme que je ne suis pas pour parler de vous dignement après tous les hommes illustres que vous avez entendus, avant ceux que vous allez entendre encore. Je n'ai pas ici d'autre titre que d'être votre compatriote et votre ami.

Pardon, j'en ai un autre. Je suis député, je veux dire délégué par les gens de chez nous, les gens de l'Aube, pour les représenter, avec la gracieuse permission de M. le doyen Landouzy, dans cette belle et touchante cérémonie, pour vous dire, en leur nom, du mieux que je pourrai, toute l'admiration, toute la gratitude, toute l'amitié vraie, ancienne et profonde que nous avons pour vous, de Méry à Mussy, dans notre chère petite vallée de la Haute-Seine, à l'ombre des saules et des peupliers.

Oui, mon cher Ami, nous vous aimons bien, de tout notre cœur, et nous sommes très fiers de vous. Les démocraties ne sont pas aussi jalouses qu'on se plaît à le dire de ceux qui les dépassent en les honorant. Vous avez cette gloire, vivante et rare, d'être un grand homme, d'être « prophète dans votre pays » et je vais vous dire pourquoi vous êtes ainsi un « prophète », c'est parce que vous n'êtes pas un « pontife ». Le vrai mérite, comme le vôtre, n'est pas orgueilleux; la vraie grandeur est simple et maniable. Nous lisons les journaux là-bas, ceux de Paris et ceux de notre province. La Renommée nous a dit, avec ses cent bouches et son clairon, que vous êtes un grand savant, un grand médecin, un grand professeur. Une voix, plus secrète et plus familière, nous l'a dit encore, celle de nos anciens qui vous ont vu partir jadis tout enfant de votre village, pour aller chercher à Paris la science et la gloire; qui vous ont vu revenir ensuite, fidèle au nid et au berceau, d'année en année, le front plus plein et plus vaste, un peu dégarni peut-être, mais rayonnant de votre légitime réputation et comme fleuri, à votre insu, de toutes les couronnes que vous voudriez cacher....

On vous montre au doigt, quand vous passez, dans nos petites villes et dans nos villages. Je le sais, je l'ai vu, avec vous, derrière vous, lorsque nous passons ensemble, dans toutes les réunions : fêtes locales, cérémonies publiques, inaugurations des statues et des monuments de notre compatriote et ami commun, le grand statuaire Alfred Boucher, rendez-vous d'amis, où vous voulez bien m'honorer de votre compagnie et m'illustrer, un moment, de votre voisinage. Tout le

monde vous connaît et vous salue. Les mères vous regardent avec émotion et quelques-unes avec reconnaissance. Les petits enfants, ceux qui ont déjà entendu parler vaguement, à l'école ou dans leurs livres, de *puériculture*, vous considèrent avec respect. Les pouvoirs publics, comme on dit, les autorités, vous entourent aussi de considération; M. le Préfet lui-même est un petit garçon à côté de vous. J'ai vu chez vous, à Méry, de grands personnages, des ministres, rappelez-vous; j'en ai même vu deux à la fois, le même jour : c'est beaucoup pour une petite ville comme Méry-sur-Seine qui n'est même pas une sous-préfecture; ils ont parlé, ce jour-là, l'un et l'autre et très bien parlé; d'autres ont parlé aussi, mais il n'y avait d'yeux et d'oreilles que pour vous; vous étiez le seul qu'on voulût vraiment écouter.

Nous ne sommes pas des ingrats, mon cher et grand Ami. On sait chez nous et on ne veut pas oublier tout ce que vous avez fait, tout ce que vous faites encore pour votre « petite patrie ». Vous avez été maire de Méry; vous avez voulu être, vous avez été un maire généreux, utile et bienfaisant. Vous avez semé le bien, le bon exemple et les œuvres tout autour de vous. Vous avez doté votre commune privilégiée d'un très bel hôpital, qui sera une maison de salut ou de convalescence pour les malades et les malheureux de la contrée. Ami dévoué, fervent et résolu, de l'instruction du peuple, vous avez donné à votre ville de Méry de belles écoles neuves et spacieuses, un Cercle de lecture et de conférences. Vous y avez tout amélioré, tout embelli. L'hygiène, l'entretien, la parure, la culture de votre ville natale ont été l'objet de tous vos soins.

Je me souviens comme d'hier, mon cher Ami, de ces inaugurations joyeuses. On avait dressé un bel arc de triomphe à l'entrée de la ville. Il y avait des musiques, des orphéons et des fanfares, comme dans la Grèce antique, au jour de la fête d'Esculape, fils d'Apollon, dieu du jour, de la lyre et de la santé; des ministres et des personnes de marque, des gendarmes à cheval, des pompiers en grand uniforme, des gymnastes : « un déploiement de la force armée, » (comme disent les journaux) et surtout, oh! surtout, un gai tumulte de la joie publique, une foule animée, accourue de tous les environs; des drapeaux à toutes les fenêtres, des feuillages devant toutes les portes, des guirlandes et des festons traversant les rues et reliant les maisons, comme une chaîne de sympathies. Il y avait partout, dans les rues bourdonnantes et trop petites de votre Méry, un peuple content de vous voir, de vous acclamer, et le bon soleil, qui était aussi de la fête ce jour-là, éclairait de sa lumière ce décor charmant.

Tout le monde vous aime, mon grand Ami, dans notre cher département de l'Aube, presque tout le monde.... Vous m'entendez bien, n'est-ce pas? nous nous comprenons à demi mot et vous souriez, d'un bon et clair sourire, que je connais bien. Écoutez-moi : je vais vous dire toutes vos vérités. Ce qui fait justement, mon cher Ami, le lien, le charme et la solidité de notre mutuelle affection, c'est que nous nous sommes toujours parlé, vous et moi, très librement. Eh bien, non, mon cher Ami, vous ne plaisez pas, vous ne voulez pas, du reste, plaire à tout le monde, parce que vous avez mauvais caractère — moi aussi, d'ailleurs, pas tant que vous.... Vous savez ce

que disait des amis un moraliste trop désenchanté : « Nous avons trois sortes d'amis : nos amis qui nous aiment, nos amis qui ne nous aiment pas et nos amis qui ne peuvent pas nous sentir. » Vous n'avez jamais caché ni vos idées, ni vos sentiments, ni vos opinions; vous les arborez plutôt, avec une crânerie joyeuse et militante. Vous n'aimez pas les compromissions et les défaillances. Vous êtes un homme de progrès et d'avant-garde. Bref, vous avez mauvais caractère, comme tous ceux qui en ont un, rien qu'un; vous ne craignez pas de le dire et, à l'occasion, de le prouver.

Comme vous avez raison, mon cher Ami! Mais cela déplaît à quelques personnes. Les gens timides vous trouvent trop hardi; les tièdes, trop ardent; les souples, trop raide, je veux dire trop droit; les jaloux, trop grand. Il y a, en effet, par-ci par-là, encore trop de timidité, de tiédeur, de souplesse, de jalousie ou de lâcheté à travers le monde. Mais quand vous croyez avoir raison, l'opposition ne vous effraie pas, au contraire; elle vous anime. Vous aimez la lutte, celle qui doit, pensez-vous, mener, un jour ou l'autre, à la victoire ; vous ne la fuyez pas, vous la recherchez plutôt et vous allez à sa rencontre.

Ceux qui vous aiment, comme moi, ne vous en aiment que davantage, même les jours où je ne pense pas tout à fait comme vous sur tous les points. Les autres — c'est leur châtiment ou, secrètement, leur excuse et leur refuge — sont bien forcés, malgré tout, de vous estimer. Et ainsi vous n'avez pas d'ennemis, au sens injurieux du mot, même dans les cas où vous rencontrez, où vous provoquez quelques adversaires. Même quand on résiste

à votre ascendant, on est bien obligé de rendre hommage à votre bonne foi, de louer votre bienfaisance, de reconnaître votre courage, de saluer votre mérite. Il n'y a plus qu'une voix, unanime, populaire et irréfutable, quand on parle, chez nous, de votre science, de votre carrière, de votre renom.

J'ai fini, mon cher et grand Ami. Que de choses j'aurais encore à vous dire, bien que vous n'aimiez guère à les entendre! Quand vous vous rendez à Méry, pour y faire tant de bien, votre modestie, qui est fière et ombrageuse, établit là-bas une sorte de petit barrage. Vous voudriez empêcher notre petite Seine, qui continue cependant à couler, de venir porter ici, à Paris, sur ses eaux courantes, les échos de votre vallée.... Je vous ai trahi auprès de ces Messieurs de la Faculté, vos pairs et vos émules, qui ne voient en vous que le grand confrère. J'ai parlé de vous en Champenois, un peu égaré, un peu définagé, dans cet amphithéâtre de l'École de Médecine où vous professez si glorieusement. J'ai répondu à la confiance et au vœu de nos concitoyens. Je n'ai plus maintenant, pour me faire plaisir à moi-même, qu'à vous embrasser.

DISCOURS

DE

M. le Professeur Paul SEGOND

Mon cher Pinard,

En cette matinée radieuse que vos amis vont, pour jamais, marquer d'une pierre toute blanche, blanche et pure comme une *goutte de lait*, votre modestie est évidemment soumise à rude épreuve! Mais qu'y faire? Nous ne sommes pas responsables des justes louanges que nous venons d'écouter. Si votre personnalité consciente s'en trouve endolorie, c'est à vous seul qu'il faut vous en prendre et, qui plus est, nous exigeons que vous fassiez bonne contenance jusqu'au bout.

J'entends dire par là que, sous peine de manquer à votre devoir (ce qui serait pour vous, n'est-ce pas, une bien cruelle *défloration!*), il vous faut, pour un instant encore, contraindre vos pudeurs et me laisser vous dire, moi aussi, vos vérités sans le moindre ménagement.

C'est, d'ailleurs, votre seul moyen de posséder légalement la belle médaille que j'ai mission de vous offrir.

Comment le précieux honneur de remettre une médaille au maître de l'Obstétrique française m'est-il ainsi confié, à moi simple chirurgien? Ceux qui ne sont pas de notre famille doivent en éprouver quelque surprise. J'imagine, du reste, que l'exact pourquoi de la présente cérémonie les laisse de même, un peu rêveurs. Quelques éclaircissements me paraissent donc, ici, désirables.

Pour être en apparence simple à donner, l'exposé des raisons premières de notre belle fête ne laisse pas que de m'embarrasser. Certes, on se doute bien qu'en ce jour, nous n'avons pas plus l'intention de saluer un *avènement* que l'émotion d'adoucir l'*auriculo-tomie* d'un vieux maître et, partant, on doit penser que nous obéissons à un mobile particulier, mais facile à faire connaître. Or, c'est précisément là qu'est l'erreur.

La médaille de Pinard existe, en effet, depuis longtemps et pour dire clairement le pourquoi de sa genèse, pour montrer comment nous avons été conduits à faire de ce médaillon familial et privé, le gage et comme l'occasion d'une manifestation officielle, il faudrait déchirer avec trop de brutalité le voile épais sous lequel notre grand ami se plaît toujours à cacher ce qu'il fait de généreux et de bon.

Qu'il me suffise donc de dire, avec la pensée de voir mes réserves bien comprises, que vingt années s'étant écoulées depuis le jour où Pinard est devenu, à Baudelocque, le grand chef d'École dont l'autorité s'est partout imposée, nous avons trouvé bon de lui donner, sans plus

attendre, un témoignage public de nos admirations et d'en incruster le souvenir dans l'impérissable métal de la belle médaille déjà faite.

Quant à montrer comment je ne suis pas, en cet instant, par trop déplacé, j'y réussirai, je pense, en dévoilant d'abord le secret, je crois peu connu, non pas de nos deux naissances, mais bien de nos deux lactations. Oui, Mesdames et Messieurs, quitte à vous étonner beaucoup, sachez que nous sommes Pinard et moi frères de lait, et voici comment :

Je ne parle pas, bien entendu, de notre premier lait. J'en parle d'autant moins qu'en ce qui me concerne, je me suis, à ces époques lointaines, fort mal conduit. D'une part, je suis né avant terme, ce qui est déplorable au point de vue santé, vigueur, intelligence, et, d'autre part, j'ai tété une *remplaçante.* J'ai eu beau l'aimer beaucoup et la garder quatorze ans, ce premier acte n'est pas moins répréhensible absolument. Le lait auquel je fais allusion est celui que nous avons bu l'un et l'autre à larges gorgées, plus tard, et pour ainsi dire au même tournant de nos deux existences.

Vous vous en souvenez bien, n'est-ce pas, Ami cher ?

Pour vous, c'était en 1868, quand vous disséquiez à l'École pratique, sous la direction de notre bien-aimé Farabeuf. Lorsque ce maître admirable autant que bon eut deviné qui vous étiez, lorsqu'il eut compris ce que vous vouliez dépenser d'énergie comme fils, comme frère et comme homme pour que tous, autour de vous, aient toujours leur égale part dans les récompenses que le sort devait sûrement réserver à votre labeur, de quelle tendresse ne sut-il pas vous entourer, tout en s'efforçant

de vous guider et de vous instruire ! Et c'est ainsi que Farabeuf fut votre incomparable et premier éducateur.

Quelques années après ce fut mon tour, et bien que mon équation morale ne fut certes pas à la hauteur de la vôtre, Farabeuf eut cependant le sentiment que j'étais, moi aussi, de ceux qui ont un tantinet de feu sacré. Je devins ainsi, après vous, l'un des élus de son cœur et c'est à lui que je dois intégralement tout ce que je sais de meilleur.

Il est donc bien vrai, mon cher Pinard, que nous avons une communauté de nutrition non douteuse. Peut-être est-il excessif et trop extensif de dire que nous avons sucé le même lait ; mais, en tout cas, c'est vraiment sous les mêmes auspices que nous avons pris, tous deux, notre premier élan. Telle est notre manière à nous d'être frères, frères aussi étroitement unis que si le même sang nous courait dans les veines.

Mais ce n'est point tout. Notre fraternité s'étant produite en dehors de toute consanguinité, nous étions bien sûrs que jamais la moindre *aggressine* ne se produirait entre nous et durant nos deux existences nous n'avons eu d'autre souci que d'utiliser, si je puis ainsi dire, nos moyens d'union, aux fins les meilleures.

Le cours fameux de la rue Monsieur-le-Prince nous en fournit la première occasion. La chose se passe en ces temps, heureusement lointains, où le titre de docteur en médecine pouvait s'obtenir sans que l'impétrant eut jamais entrevu, de près ou de loin, l'ombre d'une femme en travail. Pinard fut le premier à s'insurger contre cette énormité. Il s'installa, en 1874, dans certain petit local de la rue Monsieur-le-Prince

et, se mettant courageusement à la besogne, il eut le haut mérite de créer à lui seul, là, un véritable centre d'enseignement pratique où les internes comme les étudiants vinrent aussitôt chercher, en foule, ce qu'ils ne pouvaient trouver nulle part ailleurs.

Et grâce à la ténacité de Pinard, grâce à la collaboration active que Budin, Ribemont et Champetier vinrent successivement lui prêter, il en fut ainsi durant les nombreuses années qui devaient s'écouler encore avant la mise en œuvre des réformes qui, enfin, donnèrent à l'étude des accouchements ses vrais moyens et sa juste place dans les programmes universitaires.

Faut-il que je rappelle, ici, le rôle actif et militant que Pinard, en cette occurrence, n'a jamais cessé de jouer, avec toutes les ardeurs dont il a le secret quand il s'agit de combattre pour le bon motif? Je le crois superflu. Chacun de nous garde aussi bien le souvenir des articles que l'agrégé Pinard publiait en 1881, dans le *Progrès Médical,* pour démontrer la nécessité du stage obstétrical que celui des efforts tenaces qui lui ont permis plus tard, comme professeur, de faire enfin triompher la juste cause.

Mais j'en reviens à mon sujet. Comme je le disais il y a un instant, c'est aux cours de la rue Monsieur-le-Prince que j'ai, pour la première fois, pris réel contact avec Pinard. Durant des semaines je me suis instruit à sa parole; j'ai travaillé sous sa direction. Fatalement, je suis ainsi devenu son admirateur et son ami.

Puis, vinrent les 15 années vécues, côte à côte, à Baudelocque. Comment cela s'est-il fait exactement?

Farabeuf y est pour quelque chose, assurément. Pour quelque chose aussi, notre amitié réciproque et la confiance que l'élève de la rue Monsieur-le-Prince avait eu le privilège d'inspirer à son maître.Mais pourquoi m'attarder à cette pathogénie qui n'intéresse que nous deux?

Le fait est que durant 15 années, alors que forceps et bistouri semblaient deux armes trop distinctes pour qu'il fût rationnel de les confier aux mêmes mains, Pinard m'a fait l'insigne honneur de m'appeler à ses côtés et de me confier toutes les interventions chirurgicales de son service. Cette longue collaboration, dont je suis si hautement fier, venant s'ajouter à tout ce qui nous unissait déjà de si près, fera, j'espère, comprendre comment j'ai quelque droit à me trouver ici. Elle me classe en tout cas parmi ceux qui savent le mieux, cher Ami, à quel point vous méritez tout ce qui vous a été dit aujourd'hui et trop bien dit, en vérité, pour que j'ose revenir sur vos droits à l'admiration de tous.

Il est cependant un document complémentaire que je me permettrai de signaler à ceux qui, vous connaissant peu ou mal, voudraient, d'un coup d'œil, voir exactement qui vous êtes. Ce document, le voici : c'est votre petit volume sur « **la Puériculture du premier âge** ». Par son format, ses dimensions, il a quelque chose qui rappelle la mince plaquette publiée par Farabeuf sur le manuel opératoire des ligatures d'artères. Or, de même que Farabeuf, avec ses géniales qualités d'enseigneur, se trouve pour ainsi dire tout entier dans cette minuscule brochure, de même on vous reconnaît, vous, avec toutes vos tendances humanitaires préférées, dans ces quelques leçons lumineuses, consacrées à apprendre aux jeunes

filles « ce qu'il ne leur est pas permis d'ignorer » sur les soins que réclament les bébés pour devenir des êtres vigoureux et forts.

Avouez que j'ai raison, cher Ami ; ce petit volume est votre vrai *mensurateur*, c'est du Pinard tout pur et je gagerais volontiers que, parmi vos publications scientifiques de haute envolée, pas une ne vous tient au cœur de plus près ?

J'ai terminé, cher Ami ; que mes longueurs me soient pardonnées ! mais sans même parler de votre rôle comme accoucheur et comme enseigneur, vous êtes si admirable dans votre perpétuelle recherche des justes causes à défendre ; vous êtes si bon, si réconfortant à regarder à une époque où les passions ignobles et basses semblent vouloir partout enliser le droit et le beau, qu'il faudrait, en vérité, des heures entières pour vous bien dire tout ce que vous valez.

Et maintenant, grand Ami, recevez votre jolie médaille. Quand vous serez très vieux, elle orientera vos rêveries vers tout votre beau passé, vers toutes les généreuses campagnes que, jusqu'au bout, vous aurez menées avec tant de vaillante droiture. Quant à nous, nous aurons toujours bonheur et joie à y retrouver le clair et franc visage de l'un des hommes que nous aurons le plus admiré, de l'un des amis que nous aurons le plus tendrement aimé.

REMERCIEMENTS

DE

M. le Professeur PINARD

Mesdames,

Mon cher Doyen, chers Maitres,
chers Collègues,

Mes chers Élèves, mes chers Amis,

L'émotion éprouvée en entrant aujourd'hui dans cet amphithéâtre, l'accueil que j'y ai reçu, ont fait palpiter mon cœur et quelque peu tituber mon individu.

Tout ce que je viens d'entendre a achevé mon inhibition. Et, si mon cœur est en état de dilatation active, mon cerveau est atteint d'une parésie réclamant toute votre indulgence pour la façon dont je vais essayer d'exprimer les sentiments que je ressens, et de vous adresser les remerciements que je vous dois.

Que de souvenirs évoqués en entrant dans cette salle où, il y a 32 ans, de la tribune dans laquelle je faisais une épreuve d'agrégation, j'interrogeais du regard le visage angoissé de mon père assis sur ces bancs!

Quelles impressions diverses et profondes m'émeuvent en contemplant votre assemblée!

En vous voyant d'abord, Mesdames, il m'apparaît que j'ai bien satisfait à l'obligation de la nature, qui, d'après Pascal, veut que les hommes fassent des avances pour gagner l'amitié des dames.

Puis autour de moi, mes maîtres vénérés, les professeurs Guyon, Bouchard, Dieulafoy, les représentants les plus illustres de la médecine française! puis mes collègues, mes élèves et vous tous mes amis!

Me rappelant alors que Voltaire a écrit : seuls les hommes vertueux ont des amis, quelle conscience dois-je avoir aujourd'hui de mes vertus!

De plus, que viens-je d'entendre ? Quelle devrait être l'hypertrophie de mon moi, après de si éloquentes et si élogieuses paroles ?

Eh bien, non, je ne m'abuse point, car, il me souvient aussi que, dans une circonstance analogue, mon collègue et ami Delbet a dit justement : le discours magnifie la pensée et donne à de toutes petites vertus et à de minces qualités des airs de grandeur.

Certes, tous, vous qui m'êtes si chers et qui venez de m'encenser, mon doyen et ami Landouzy, mon collègue et ami Bar, mes élèves Potocki, Albert Martin, Valentin Desormeaux, mes bons amis Chantavoine et Segond, vous avez paré vos pensées de leurs plus beaux habits de fête, et vous avez permis à votre cœur une laudativité

aussi excessive qu'illimitée; je suis profondément touché de vos intentions, mais laissez-moi vous dire que dans ma vie professorale, en réalité, la seule chose remarquable peut-être, a été la discontinuité dans l'accomplissement de mes fonctions. Cela est vrai; depuis que j'ai l'honneur d'appartenir à notre Faculté, depuis 32 ans, je n'ai jamais demandé un jour de congé.

Vous faites de cela un mérite? Je ne dois point m'en enorgueillir. Car si j'ai pu remplir ainsi mes fonctions, c'cst grâce aux parents qui m'ont donné d'abord la santé. Plus tard, j'eus la bonne fortune de rencontrer les maîtres que vous savez, puis les élèves que vous connaissez et qui font plus pour le maître que le maître pour les élèves. Et ma chance continuant, des liens d'estime, d'affection, d'amitié, m'unirent à vous tous. Ainsi s'explique ma vie.

Aussi, malgré ce que vous avez tous fait pour moi, alors qu'il apparaît que vous avez porté pour moi aujourd'hui, au delà des limites du possible, vos témoignages d'estime, d'affection et d'amitié, je viens vous demander encore plus.

Je vous prie d'accorder au souvenir de mes parents tous les hommages dont vous venez de me combler. S'ils n'avaient pas été de véritables puériculteurs, je n'aurais pas eu la santé qui m'a permis de travailler.

En agréant ma demande, vous ajouterez à la reconnaissance infinie que j'ai déjà pour vous.

Et maintenant, à vous tous, Mesdames, mes chers Maîtres, mes chers Collègues, mes chers Élèves, mes chers Amis, à tous ceux dont je regrette l'absence, et qui

m'ont fait savoir qu'ils la regrettaient aussi, à la grande artiste qui a su si bien symboliser sur cette médaille ce qui m'est particulièrement précieux, au bon ami Steinheil qui a été l'ouvrier de cette manifestation, du plus profond de mon cœur, je vous dis merci.

ACHEVÉ D'IMPRIMER ═══
═══ LE 7 FÉVRIER 1912
POUR G. STEINHEIL ═══
═══ PAR E. CAPIOMONT & Cie